

## INTRODUCTION

CAMUS L'A JOLIMENT FORMULÉ : le seul choix qui s'offre à nous, aujourd'hui, est d'être soit un pessimiste qui rit, soit un optimiste qui pleure. L'optimiste croit que tout va bien. Dans *La Haine* de Kassovitz, c'est l'homme qui tombe du cinquantième étage et qui, à chaque étage, se répète : « Jusqu'ici, tout va bien ».

Ce qui chute, c'est notre monde. Il tombe d'un immeuble qu'il a construit, dans l'espoir de faire une affaire, après s'être jeté dans le vide, qu'il croyait plein de potentiel... Et si l'atterrissage est plus important que la chute, il ne faut pas trop compter, en l'occurrence, sur un parachute doré.

J'aime cette idée de Camus, même si je prétends être radicalement optimiste. Je fais mienne cette déclaration de John F. Kennedy: « les problèmes du monde ne peuvent être résolus par des sceptiques ou des cyniques dont les horizons se limitent aux réalités évidentes. Nous avons besoin d'hommes capables d'imaginer ce qui n'a jamais existé. » Sur ce toit où la chute nous menace, il faut mesurer l'ampleur des défis qu'il faut affronter pour redescendre à pied, sans ascenseur, et pour retrouver un sol stable. Tout va mal et la situation peut sembler sans issue; mais n'ayant peut-être plus rien à perdre, sinon l'essentiel, il faut être prêt à tout entreprendre.

Il suffit d'ouvrir un journal pour se rendre compte de la crise que nous vivons. Il ne faut même pas dire: « que nous traversons », car nous ne traversons rien. Nous y sommes englués. Cette crise est polymorphe: financière, économique, climatique, démographique, morale... À l'heure de la globalisation et de la mondialisation, la crise est, elle aussi, globale et mondiale. Est-elle surmontable? J'en suis sûr. D'abord, parce que je ne me sens pas seul à faire ce constat. Cette crise a suscité une prise de conscience qui est à la hauteur du danger qu'elle fait peser sur l'humanité. Des études sérieuses, issues des meilleures universités comme celle de Stanford ou du MIT, prédisent, si aucun changement ne survient, une destruction, une extinction à moyen terme de l'espèce humaine, voire de toute forme de vie sur la planète. L'heure est aux apocalypses...

Mais l'apocalypse signifie d'abord « révélation ». Si elle a pris ce sens catastrophiste, c'est parce que la « révélation » de saint Jean est celle de la fin du monde et de la venue du royaume divin ; rien ne nous interdit cependant de raviver ce sens positif de l'apocalypse. À cette aune, nous sommes autant au bord d'une renaissance que d'une destruction. À bien des égards, notre époque ressemble au *Trecento* italien, ce moment magnifique de la Renaissance où l'homme retrouve sa place au centre des préoccupations et où fleurissent les arts, les sciences et la pensée humaniste. L'humanisme renaissant est le produit de multiples facteurs, dont j'aimerais pointer deux : l'équilibre et la capacité de penser *out of the box*, comme on ne disait pas à Florence. Équilibrer l'intérêt particulier et la nécessité collective, les savoirs anciens et les promesses technologiques, la science et la conscience ; nous avons en main tous les ingrédients pour la construction d'un monde plus pérenne, plus juste. Un monde durable plutôt que dur, un monde partagé plutôt que gaspillé.

C'est ce qu'Al Gore évoque lors d'une conférence tenue au TED – un des lieux de pensée les plus actifs qui soient aujourd'hui – : « Nous pouvons être une génération bénie des dieux. Celle dont les poètes, les philosophes et les chanteurs parleront encore dans les siècles à venir comme la génération qui a su trouver en elle l'inspiration, la force et la joie pour construire un monde infiniment plus juste et plus harmonieux. » Je ne peux

qu'adhérer pleinement à cette déclaration. Mais cela nécessite un travail gigantesque, à la hauteur du défi qui nous est posé.

Pour cela, il faut changer radicalement notre approche. Remettre en question ce qui doit l'être, établir des passerelles qui, hier encore, semblaient impossibles ou invraisemblables. Mettre en œuvre une pensée articulée sur un triple soc : offrir du sens à tous les humains ; favoriser les capacités de résilience ; remettre le bien commun au cœur des préoccupations individuelles. Substituer la coopération à la compétition, l'humanité aux nations, la spiritualité aux religions.

Il ne faut pas attendre de Sauveur. Comme l'écrivait Kafka dans son *Journal*, « Le Messie ne viendra pas le dernier jour, il ne viendra que le jour d'après ». Et nous ne pouvons pas laisser advenir le dernier jour, tant que nous aurons les facultés d'en repousser l'échéance. Nous sommes notre seul sauveur possible. Nous, ensemble. Chacun d'entre nous, individuellement, à son niveau. Les solutions qu'il nous faut inventer et appliquer doivent être le fruit d'un métissage entre les expertises, entre les individus et les peuples, et cela nécessite qu'une majorité partage un état de conscience susceptible d'appréhender les difficultés, leurs raisons et les pistes de solutions. Pour cela, il y a une condition *sine qua non* : offrir à chacun ce qui fonde l'humanité, c'est-à-dire la dignité humaine.

La dignité n'est pas qu'un mot. Elle repose sur quatre impératifs : l'accès à la nourriture, à l'habitat, aux soins de santé et à l'éducation. Toute action pour répondre à la crise globale que nous vivons doit répondre à ces quatre impératifs.

Ce faisant, il est permis d'envisager cette tâche titanique comme une opportunité sans précédent, elle aussi. L'opportunité de changer et de redynamiser tout notre écosystème : bouleverser nos manières de produire et de consommer, de concevoir les cités, d'établir les échanges commerciaux, de financer l'économie, de former nos enfants... En un mot, réaliser la plus fondamentale – mais peut-être aussi la plus difficile – des révolutions, celle par laquelle les responsables seront au service, et non plus au pouvoir.

C'est la révolution à laquelle appelait déjà Montesquieu dans *L'Esprit des lois*. La vertu qui fonde la démocratie, selon lui, doit remplacer l'honneur qui définissait l'aristocratie. La vertu conduit à se mettre au service de la société, et non à se servir de cette société pour asseoir son pouvoir. Les responsabilités imposent des devoirs bien plus que des droits, et elles sont, par essence, révocables et limitées dans le temps et l'espace. Le seul pouvoir qui doit être pris en compte est celui de l'action partagée. Pas celui du contrôle et du profit personnel.

Ce changement est en marche. Sur tous les continents, à tous les niveaux de la société et du savoir, des individus

conçoivent des solutions pour répondre à ces défis gigantesques. Je ne parle pas d'activistes altermondialistes ou des apôtres de la décroissance, et certainement moins encore des zélotes de l'économie de marché supposée tout régler et s'autoréguler; je parle d'individus, d'organisations et d'entreprises qui ont pris conscience des conditions d'une réussite à long terme. Ils ont choisi un développement fondé sur la création de valeurs partagées entre toutes les parties prenantes de la société. On ne peut réussir seul dans un monde qui fait naufrage.

Ces femmes et ces hommes, je leur dois le projet de ce livre. Je les ai observés, rencontrés, questionnés. Et j'ai eu envie, dans leur foulée, à leur côté, de proposer des solutions, de l'espoir, l'amorce d'une vision inspirante. L'horizon? Un autre modèle de société. Rien de moins. Une utopie? Elle est déjà au cœur de l'action et du quotidien de tous ces individus qui ont choisi de relever le défi.

« Génération bénie des dieux », disait Al Gore. J'aimerais déjà qu'elle soit bénie des hommes et des femmes. Un monde se meurt, un autre cherche à naître. Je n'ai pas le temps de pleurer, la vie qui pointe, menacée par ce cadavre encombrant, requiert toute mon énergie. J'espère vous la faire partager...